LE SECRET

Cela se passait voyons? dans ma jeunesse, à deux pas, mais quand j'y songe, comme en tout songe, comme à toute jeunesse quittée, fût-ce hier, c'est la nuit des temps.

Ma mère se couchait tôt. Mon père me levait avec lui, avec le jour. Nous nous lavions à grande eau et nous partions à la première messe du matin. Au retour, ma mère nous avait préparé les rôties et le chocolat que l'attente dans l'eglise toujours froide rendait plus délicieux. Ma mère a toujours cru en Dieu, pas aux prêtres. Mon père gardait seul le respect des pompes et de l'Eglise.

Un jour il tomba malade et je restai à la maison. A quelque temps de là, un abbé vint l'administrer. Sa convalescence tut longue. Je ne deux fois par journée pendant deux mois, pour le bonjour et le bonsoir. Un matin que je lormais il vint de nouveau m'éveiller et nou allames entendre la messe de six heures. Ce fut la dernière fois qu'il ne m'en dit jamais les raisons. Je les soupconne. Je venais d'avoir quatorze ans. Mes parents me mirent en pension. Je suis un enfant de vieux. A ma naissance mon père avait soixante-trois ans, ma mère quarante-

Je me rappelle ma mère, haute aux yeux clairs, semblable à ces grands oiseaux tristes qui marchent seuls et qui n'ont plus qu'une aile. Mon père, lui, tenait du sanglier. C'est dire qu'ils vivaien dans une sorte de bonne intelligence animale, toujours muets, comme des spécimens de races différentes.

Aux vacances, il m'arrivait toutefois de surprendre quelques mots de l'un à l'autre, et c'était toujours de calendrier, de généalogie, de survivants.

La comtesse de F..., un peu plus jeune que mon père, revenait souvent dans ces échanges. Ma mère disait : « Ta F... » Mon père répondait : « Paix à ses cendres. » Alors, ma mère se levait, passait dans une pièce voisine, remettait e nez à la porte :

« Le feu couve sous la cendre. »

Un haussement d'épaules lui répondait. J'allais jouer, ou faire mes devoirs de vacances, ou n'importe quoi, le cœur gros. J'étais bon élève et j'arrival facilement en Faculté. Mon père mourut ce novem- bre-là. Ma mère vendit la maison provinciale et vint s'installer avec moi à Paris. L'appris sa mort au régiment. Le sursis des études fit que j'avais vingt-six ans. J'habite encore l'appartement qu'avait trouvé ma mère et si vous y venez un jour vous verrez au-dessus de la cheminée de ma chambre trois portraits, ceux de mes parents et celui de la comtesse de F...

C'est une photographie que je découvris longtemps après les deuils, au fond d'un livre. Dans l'ovale du bristol une dame jolie regarde avec de grands yeux noirs. Elle est habillée de dentelles et sa main tient une de ces cannes hautes dont la tige s'évase à peine

pour former le pommeau, l'une de ces houlettes du XVIII^e siècle à quoi l'on nouait une faveur.

Je n'oublierai jamais l'instant de ma découverte.

J'eus un tel choc que mes oreilles en bourdonnèren et que je ne dormi pas de la nuit. Ce l'était pas tant l'image de cette dame et sa dédicace à mon père, mais ce long chapelet de messes matinales de l'enfance.

Je revoyais Hélène de F..., et cette canne, et ces grands yeux noirs sur le chemin de l'église. Mon père lui parlait quelquefois, d'autres jours la saluait de loin, et parfois, me pressant la main, changeait de trottoir.

« C'est une malheureuse », me disait-il.

Elle allait, dans le petit matin, et l'hiver dans cette sale nuit interminable, habillée d'une façon excentrique, vieillotte, un peu trianon, de poubelle en poubelle. Elle les touchait de sa haute canne à pommeau d'or, en retournait les débris s'emparait d'un reste...

Que cherche-t-elle! Tu la connais?
Viens disait mon père.

Parfois, il restait à genoux tout au long de l'office, la tête dans les mains, ne bougeant que pour se moucher, bruyamment, de la façon que j'avais dans mes chagrins.

Daniel Boulanger.

| Imparfaits: |
|------------------------|
| Passés Simples : |
| Plus-que-parfait : |
| Passés composés : |
| Présents : |
| Futurs simples : |
| Subjonctif imparfait : |
| Impératif présent : — |
| |
| |